

Les circulations internationales en Europe (1680-1780)

Il Pierre-Yves Beaurepaire – 979-10-231-2228-2





Consacrés aux circulations internationales en Europe de 1680 à 1780, le volume met en évidence l'importance des communications transfrontalières dans l'Europe des Lumières.

Une attention particulière est portée aux pratiques, contenus et modalités des circulations commerciales dans l'espace méditerranéen et dans l'Europe du Nord, en temps de paix comme en temps de guerre. En tenant compte du rôle des institutions, des règlements, des infrastructures et des objets mobilisés, les renouvellements de l'historiographie permettent d'éclairer les stratégies des maîtres des forges suédois pour maintenir leur suprématie sur les marchés occidentaux, grâce à un fer de haute qualité. Le rôle joué par les contraintes logistiques dans la circulation des armées, aussi bien que les limites du recours au transfert sous pavillon neutre, illustrent l'imbrication des diverses circulations internationales dans l'Europe au XVIII^e siècle.

Aux circulations commerciales et manufacturières, à la mobilité des négociants, des gens de mer et des migrants s'ajoutent des circulations savantes, techniques et artistiques, qui mobilisent l'espace à des échelles variables. Un climat de rivalité alimente souvent soupçons et espionnage préindustriel : l'exemple du « pillage » des inventions hollandaises par l'Angleterre en fournit un bel exemple. Les différences dans la construction de la « science des mines » dans les mondes germanique et français, où l'ingénieur est considéré soit en fonction de la légitimité du savoir d'État, soit en raison de sa maîtrise des savoirs savants, suscitent une réflexion sur la formation des acteurs (exploitants et techniciens). Au sein de la République des lettres, les échanges et confrontations des idées, cultivées dans la sphère aristocratique et princière, sont favorisés par *La Correspondance littéraire* de Friedrich Melchior Grimm, qui sert à la fois d'observatoire et de vecteur des valeurs du monde et de l'homme de goût, tandis que les réseaux alpins des libraires briançonnais et des colporteurs et libraires tessinois, centrés sur la France et la Suisse, avec Genève comme entrepôt de redistribution et atelier de fabrication, fournissent les axes de la circulation de l'imprimé en Europe.

Couverture :

Léonard DeFrance (1735-1806), *À l'église de Minerve*, huile sur toile, Musée des beaux-arts de Dijon
© Photo Josse/Leemage. [Cette librairie de Liège vendait les livres interdit par le pouvoir ou par l'Église, grâce à la politique de tolérance de Joseph II.]

ISBN 978-2-64050-779-6



9 782840 507796

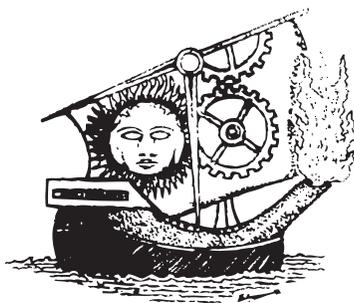
SODIS
F139-852

12 €



LES CIRCULATIONS INTERNATIONALES EN EUROPE

1680-1780



Bulletin de l'Association des historiens modernistes
des Universités françaises

Dirigé par François Bély

DANS LA MÊME COLLECTION

L'Information à l'époque moderne

La Renaissance

*Révoltes et révolutions
en Amérique et en Europe (1773-1802)*

Les Sociétés anglaise, espagnole et française au XVII^e siècle

Les Paysages à l'époque moderne

*Les Affrontements religieux en Europe
1500-1650*

*Turcs et Turqueries
(XVI-XVIII siècles)*

*L'Opinion publique en Europe
1600-1800*

Les circulations internationales en Europe

(1680-1780)



Les auteurs ont présenté ces textes, les 22 et 23 octobre 2010, à Nantes, à l'occasion de la réunion annuelle de l'Association des Historiens modernistes des Universités françaises, que Nicolas Le Roux a préparée avec le concours des collègues nantais. Françoise Dartois-Lapeyre a préparé la publication de ces communications. Je les remercie tous au nom de notre association.

Lucien Bély

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN : 978-2-84050-779-6
PDF complet – 979-10-231-2222-0

TIRÉS À PART EN PDF :

Préface – 979-10-231-2223-7

I Gilbert Buti – 979-10-231-2224-4

I Pierrick Pourchasse – 979-10-231-2225-1

I Hervé Drévuillon – 979-10-231-2226-8

I Éric Schnakenbourg – 979-10-231-2227-5

II Pierre-Yves Beaurepaire – 979-10-231-2228-2

II Laurence Fontaine – 979-10-231-2229-9

II Isabelle Laboulais – 979-10-231-2230-5

II Marie-Laure Legay – 979-10-231-2231-2

Composition : Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)

Maquette Emmanuel Marc DUBOIS

d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

Adaptation numérique: Emmanuel Mard Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

SECONDE PARTIE

Circulations des savoirs

ENTRE « SOCIÉTÉ DES PRINCES »
ET STRATÉGIES DE PUBLICATION DES LUMIÈRES.
LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE DE FRIEDRICH MELCHIOR GRIMM
COMME OBSERVATOIRE ET VECTEUR
DES CIRCULATIONS CULTURELLES ET MONDAINES

Pierre-Yves Beaurepaire
Université Nice-Sophia Antipolis / Institut universitaire de France

Le 8 septembre 1775, le baron Friedrich August von Boden, ministre de Hesse-Cassel près la cour de France¹, écrit au prince royal de Prusse Frédéric-Guillaume², abonné depuis 1769 à la *Correspondance littéraire*³ de Friedrich Melchior Grimm :

La Cour de Saxe-Gotha vient de nommer son ministre plénipotentiaire à celle de France le sieur Grimm. Il a été présenté avant-hier au roi et à la famille royale en cette qualité. Ses nouveaux confrères du corps diplomatique, qui ne le connaissent que par les extraits qu'il leur a fournis des livres à mesure qu'il en paraît et l'espèce de correspondance littéraire qu'il a dans les pays étrangers qui lui fait un revenu considérable, désireraient du moins qu'il quitte son savoir absolument mercenaire. Un des ambassadeurs en parlant de lui l'appela l'auteur postiche du *Prophète de Boemischbroda* [écrit à succès qui ouvre la querelle des Bouffons]. Ce petit ouvrage a fait quelque sensation dans le temps. M. Grimm l'a volontiers donné pour le sien. Il s'est brouillé depuis avec le véritable auteur qui n'a pas caché ce qui en était. [...] J'ai des preuves que l'homme [...] mêle

- 1 Il est fils du ministre des finances de Prusse, également prénommé Friedrich August (1682-1762).
- 2 Le futur Frédéric-Guillaume II, neveu et successeur de Frédéric II de Prusse.
- 3 En 2006, Ulla Kölling a débuté, à Ferney-Voltaire, l'édition critique de la *Correspondance littéraire*. Quatre volumes, couvrant les années 1753-1757, sont à ce jour parus au Centre international d'étude du XVIII^e siècle. Les citations de la *Correspondance littéraire* que nous donnons ici sont tirées de cette édition ou, à défaut, de l'édition Tourneux pour les années 1760.

quelquefois sa correspondance littéraire d'épisodes les plus équivoques quant aux faits. C'est le moyen d'être compromis bien innocemment et j'ai remis ma sauvegarde. On voudrait bien dans le corps diplomatique pour oublier l'ancien état du sieur Grimm qu'il mette un peu de décence dans le nouveau, quelque petit ministre qu'il soit⁴.

Au dire du baron von Boden, qui ne manque pas l'occasion d'éreinter Grimm et de mettre en doute son honnêteté, l'état de nouvelliste serait donc peu compatible avec celui de diplomate, même d'une modeste puissance européenne. La vérité est tout autre. En effet, le baron est lui-même un important rédacteur de « nouvelles à la main »⁵ à Paris, qu'il destine à Frédéric-Guillaume de Prusse à Berlin, et, en copie, à Cassel. François Moureau a retracé la manière dont le diplomate a proposé ses services au prince héritier de Prusse, qui ressemble à s'y méprendre à la manière dont son modèle et rival, Grimm, a usé pour s'imposer comme informateur des princes de l'espace germano-scandinave et russe :

le baron von Boden fournit d'abord gratuitement son bulletin au prince Frédéric-Guillaume et se charge de ses « commissions », selon l'habitude bien connue des nouvellistes parisiens travaillant pour l'étranger ou pour la province : musique gravée ou imprimés [...]. Il recommande tel musicien désireux de s'installer à Berlin [...], le violoncelliste Jean-Pierre Dupont, qui fit d'ailleurs carrière auprès de Frédéric II et fut le professeur de Frédéric-Guillaume. À l'automne de 1770, il propose enfin ses services comme « correspondant » aux appointements de « six louis par mois » et promet grâce à ces subsides d'améliorer la qualité de ses informations⁶.

4 Berlin, Geheimes Staatsarchiv Preußischer Kulturbesitz (GStA PK), Rep. 48 J 316.

5 Sur les nouvelles à la main, on se reportera notamment à François Moureau (dir.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris, Universitas, 1993, et au précieux *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine XVI^e-XVIII^e siècle* (Oxford, Voltaire Foundation, 1999) dirigé par le même auteur. Jochen Schlobach et François Moureau ont identifié le baron von Boden.

6 François Moureau, *La Plume et le Plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, Paris, PUPS, 2006, p. 440.

Dans la série des nouvelles que ce diplomate et nouvelliste à Paris adresse au landgrave de Hesse-Cassel, on peut lire notamment en date du 2 juin 1779 : « Dans la trop grande quantité de livres qui paraissent dont votre Altesse Sérénissime m'a ordonné de lui faire passer ceux que j'en croirais digne, je n'en prends aucun de mon choix. C'est principalement M. d'Alembert qui, avec beaucoup d'empressement, prend soin de me dire, au moment qu'il paraît, un bon ouvrage, que je ne manque pas de présenter à Votre Altesse Sérénissime sur le champ ». Manière de montrer que le nouvelliste commissionnaire s'informe à la meilleure source pour mieux servir son abonné. Von Boden et Grimm savent « vendre » leur information et en bâtir la réputation.

Ces feuilles à la main irriguent une sphère de l'information confidentielle manuscrite extrêmement concurrentielle où le secret est toujours revendiqué mais très souvent « traversé », comme on dit alors. Le caractère secret de l'entreprise de Grimm qui la nomme « ma boutique » ou encore « la branche de commerce » est purement virtuel. Elle tient de l'argument de vente, de la relation d'exclusivité que le nouvelliste veut entretenir avec son abandonné auquel il délivre, à prix d'or – le prix de la confidentialité promise – une information exclusive. Elle tient aussi de la fiction mondaine, chacun jouant le jeu du secret sans y croire un instant⁷. Les princes européens qui forment la poignée d'abonnés privilégiés – l'abonnement à la *Correspondance littéraire* leur revient individuellement jusqu'à 2 000 livres par an – croisent les informations et s'abonnent à plusieurs feuilles à la main qu'ils mettent en regard : Frédéric-Guillaume reçoit par exemple depuis octobre 1770 des informations parisiennes de l'officine de Mettra père, qui remplit auprès de Frédéric II le rôle de Grimm auprès de Catherine II. Le prince Ernest de Saxe-Gotha-Altenbourg, duché dont la vie de cour brillante, rythmée par les dernières nouveautés de la mode parisienne, est financée par la fourniture de contingents militaires aux principaux États allemands, procède de même. Ils n'hésitent pas à échanger entre eux à leur sujet, contrairement à l'engagement de confidentialité que

7 Mais le regretté Jochen Schlobach, sans doute le meilleur spécialiste de Grimm, s'y était parfois laissé prendre, tant Grimm est habile.

Grimm leur a demandé. La *Correspondance littéraire* pouvait-elle d'ailleurs demeurer « secrète » quand elle n'est pas seulement celle de Grimm qui la tient de 1753 à 1773, mais aussi celle de Mme d'Épinay⁸ et de Diderot, dont les textes visent à sonder la « société des princes »⁹ avant qu'ils ne parviennent au public ? Avec cette entreprise remarquable par sa durée, alors que la plupart des feuilles à la main n'ont que quelques numéros ou quelques mois d'existence, et ses destinataires choisis – voir en fin de contribution la liste, encore incomplète, des abonnés que les dernières recherches permettent d'établir –, on accède donc aux circuits européens de l'information culturelle et mondaine, à leurs mécanismes et aux valeurs qui les gouvernent. Il ne s'agit pas seulement d'une veille culturelle et littéraire depuis Paris, capitale du royaume européen des mœurs et du goût, comme on lit souvent de manière réductrice la *Correspondance littéraire*. Les princes qui s'abonnent, notamment ceux qui ne sont qu'héritier du trône ou parent du souverain, « publient » dans la société des princes comme auprès d'un public philosophique choisi et cantonné – un « monde », qu'on ne doit pas escamoter au profit d'une lecture trop littérale du « procès de communication » de Jürgen Habermas et d'une constitution d'un espace public autonome –, leur soutien aux Lumières et leur participation aux débats européens, l'affaire Hume-Rousseau étant de ce point de vue caractéristique.

En se tenant informés des dernières nouveautés sur la scène culturelle et artistique, en cherchant à attirer dans leurs États, artistes, pédagogues mais aussi administrateurs et détenteurs de savoirs techniques¹⁰, en

8 À ce sujet, on renverra à la thèse, encore inédite, de Mélinda Caron, *Les Pratiques d'écriture et de sociabilité de Louise d'Épinay à la lumière de ses contributions à la Correspondance littéraire et de ses lettres à Ferdinando Galiani (1755-1783)*, présentée devant l'Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, en novembre 2009, sous la co-direction de Benoît Melançon (Montréal) et Michel Delon (Paris-Sorbonne), 455 p.

9 Lucien Bély, *La Société des princes XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1999.

10 L'intendant des finances, directeur des Ponts et Chaussées et académicien des sciences Trudaine est ainsi approché non seulement à travers les « bureaux » du Contrôle général des finances mais aussi à travers le salon que tient son épouse, pour qu'il prête le concours de ses ingénieurs ou donne accès à des mémoires confidentiels.

se portant acquéreurs d'objets d'art ou de bibliothèques lors des ventes publiques ou discrètes par l'intermédiaire des nouvellistes eux-mêmes et/ou de leurs représentants diplomatiques – Grimm présente l'avantage d'être les deux à la fois –, ces princes rivalisent les uns avec les autres sur le théâtre de la réputation et du goût. Diderot ne se contente pas de leur donner la primeur des *Salons* – qu'on ne saurait donc réduire à la naissance d'un espace critique et public de l'art – à travers les livraisons de la *Correspondance littéraire*. Avec Grimm comme intermédiaire et principalement à destination de la Russie de Catherine II – mais bien d'autres destinations, concurrentes ou non, existent –, il entretient une intense circulation internationale de savants – pour l'Académie impériale des sciences et les institutions d'éducation –, de traductions, d'objets d'art et d'artistes – au premier rang desquels Étienne Maurice Falconet (1716-1791), chargé de réaliser le cavalier de bronze à Pétersbourg, en l'honneur de Pierre I^{er}, et son élève Marie Anne Collot –, dont Grimm a préalablement vanté les mérites et l'excellence dans la *Correspondance littéraire*.

À propos du recrutement de Falconet, Catherine II écrit le 21 octobre 1766 à Mme Geoffrin, hôtesse de l'un des plus célèbres salons parisiens : « M. Diderot [...] nous recommande ses amis. Il m'a fait faire l'acquisition d'un homme qui, je crois, n'a pas son pareil ; c'est Falconet ; il va incessamment commencer la statue de Pierre le Grand. S'il y a des artistes qui l'égalent dans son état, l'on peut avancer, je pense, hardiment, qu'il n'y en a point qui lui soit à comparer par ses sentiments : en un mot il est l'ami de l'âme de Diderot »¹¹. De son côté, Grimm annonce aux abonnés de la *Correspondance littéraire*, dans sa livraison de septembre 1766, le départ de Falconet de Paris pour Pétersbourg et l'importance du chantier qui s'ouvre :

Cette statue doit être érigée à Pétersbourg, en bronze. Quel monument et quelle entreprise ! c'est, de toutes celles qu'un souverain pourrait proposer dans ce siècle, la plus belle, la plus grande, la plus digne d'un homme de génie. [...] Le génie de Pierre

¹¹ *Correspondance de Falconet avec Catherine II, 1767-1778*, éd. L. Réau, Paris, Champion, 1921, p. XIV.

aura servi à immortaliser deux Français ; et ceux-ci, en transmettant à la postérité les honneurs rendus par Catherine à la mémoire du fondateur de l'empire de Russie, apprendront aux générations suivantes par quels monuments il convient de consacrer la mémoire de l'auguste princesse qui a osé porter à sa perfection l'ouvrage commencé par Pierre le Grand¹².

L'association entre Diderot et Grimm fait la primeur, la richesse et donc la valeur de la *Correspondance littéraire*, qui elle-même sert à la fois les intérêts des gens de lettres et des artistes en quête de protections et d'emplois à l'étranger, et les stratégies de publication des princes les uns par rapport aux autres dans la compétition philosophique, symbolique et culturelle à laquelle ils se livrent pour attirer et afficher auprès d'eux talents et Lumières. Quant à Catherine, elle prend elle-même la plume pour faire connaître aux salons parisiens la part que Diderot a prise au succès.

UN PASSEUR CULTUREL

Un « voyageur mi-russe, mi-allemand, mi-français, le vrai cosmopolite »¹³, c'est ainsi que Mme d'Épinay présente Grimm à son ami l'abbé Ferdinando Galiani. Friedrich Melchior Grimm (1723-1807) s'installe à Paris en 1749 et devait y rester quarante ans. Il est donc sur la durée un observateur hors-pair. Pour François Moureau, « Frédéric-Melchior Grimm fut [...] l'initiateur de cette fusion du diplomate et du "nouvelliste", du journaliste et du factotum »¹⁴. Grimm reconnaît lui-même que ses contemporains lui prêtent beaucoup, mais c'est aussi une posture de fausse modestie d'un homme qui aime à s'entourer de mystères : « L'envoi de ces courriers – la *Correspondance littéraire* – exerça souvent l'imagination des curieux, et plus je pouvais assurer de bonne foi que ce commerce n'influerait pas sur le système politique de la cour

¹² *Correspondance littéraire*, t. VII, p. 106-107 (septembre 1766).

¹³ Ferdinando Galiani et Louise d'Épinay, *Correspondance*, éd. D. Maggetti et G. Dulac, Paris, Desjonquères, 1992-1997, t. V, p. 152.

¹⁴ F. Moureau, *La Plume et le Plomb*, op. cit., p. 430.

de Pétersbourg ni sur la situation respective des cabinets de l'Europe, moins on était disposé à me croire »¹⁵.

Fils d'un pasteur de Ratisbonne, Grimm a étudié à Leipzig auprès de Gottsched et Ernesti. Par l'intermédiaire de Jean-Jacques Rousseau, qui le regrettera amèrement, il rencontre Diderot, Raynal, d'Holbach et Mme d'Épinay. C'est une époque particulièrement féconde pour les Lumières françaises avec la parution de *L'Esprit des Lois* (1748), le *Prospectus* et les premiers volumes de l'*Encyclopédie* (1750-1752). Alors que Voltaire est à la cour de Frédéric II (1750-1753), Grimm passe en 1753 de l'allemand au français dans la correspondance qu'il entretient avec Gottsched¹⁶. Il vient alors de débiter sa *Correspondance littéraire*.

Les premiers abonnés sont les trois frères de Frédéric II, approchés par l'intermédiaire de l'abbé de Prades réfugié en Prusse après avoir commis l'article « Certitude » de l'*Encyclopédie*, qu'on accuse de favoriser le matérialisme athée. Grimm a d'abord essayé de se faire l'intermédiaire entre l'Allemagne et la France. En octobre 1750 et en février 1751, il fait paraître deux lettres sur la littérature allemande pour rectifier les préjugés du monde littéraire français sur l'Allemagne. Au fait des enjeux géopolitiques, Grimm est conscient que le morcellement de l'Allemagne nuit à son rayonnement culturel : « C'est dans la constitution politique de l'État, et non dans le défaut de génie de ses habitants, qu'il faut chercher la cause de la médiocrité de la littérature allemande. Partagée entre tant de princes, l'Allemagne n'a point de capitale qui réunisse en un centre tous les talents dont le concours fait naître cet esprit d'émulation

15 À propos de Grimm, Jochen Schlobach écrit : « le rôle qu'il joue dans cet ensemble complexe qu'est la communication interculturelle en Europe montre aussi que, bien plus que de l'influence d'une culture ou d'une littérature sur une ou plusieurs autres, c'est toujours d'une interdépendance qu'il faut parler – ne serait-ce que par le fait que les médiateurs font plus ou moins consciemment partie de l'une ou de l'autre de ces cultures et que le processus du transfert les marque eux aussi » : Jochen Schlobach, « Grandeur et misère d'un médiateur culturel : Friedrich Melchior Grimm, russe, français et allemand », dans Georges Dulac (dir.), *La Culture française et les archives russes. Une image de l'Europe au XVIII^e siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2004, p. 38.

16 Friedrich Melchior Grimm, *Briefe an Johann Christoph Gottsched : im Anhang : vier Briefe an Luise Gottsched*, hrsg. von Jochen Schlobach und S. Eichhorn-Jung, St. Ingbert, Röhrig, 1998.

si nécessaire aux beaux-arts »¹⁷. Pourtant, la situation est plus nuancée qu'il n'y paraît à première vue.

Grimm inscrit son action dans une perspective européenne, l'utilisation du français est pour lui évidente, tout comme la posture cosmopolite qu'il adopte dans la *Correspondance littéraire* : « Laissons aux républiques politiques cet esprit de prédilection pour les enfants nés dans leurs murs. Dans la république des lettres nous ne devons méconnaître pour citoyens que ceux qui sont nés sans talents et sans goût pour les beaux-arts. Tous ceux qui les aiment et qui s'y connaissent sont nos compatriotes ; le pays n'y fait rien »¹⁸. Mais dans le même temps, il a conscience que la langue unit les Allemands par-delà le morcellement politique, et qu'elle est vecteur tout à la fois d'une conscience nationale et de l'expression d'un génie national. Car Grimm est optimiste sur le long terme. Il prophétise que les auteurs français admireront un jour la littérature allemande. L'Allemagne a déjà donné Luther, « le premier écrivain allemand en rang, ainsi qu'en date », Opitz, « le père des poètes allemands » et Gottsched, fondateur du théâtre national allemand. La figure de Gottsched est ici intéressante car Gottsched diffuse le classicisme français, déploie une inlassable activité de traducteur avec son épouse la Gottschedin, mais participe aussi activement à une prise de conscience nationale et à la construction d'une référence nationale propre.

Installé à Paris, Grimm affiche l'indépendance que revendiquent les gens de lettres français ; c'est le cheval de bataille de Diderot et ce sera l'origine de leur brouille deux décennies plus tard. « Mon adresse : à l'hôtel de Frise, rue basse du Rempart, faubourg Saint-Honoré, sans autre qualité, car je n'ai plus celle de secrétaire du comte de Frise, August Heinrich von Friesen, neveu du maréchal de Saxe. Les gens de lettres de ce pays-ci, aimant mieux n'être rien que d'être attaché à quelqu'un, j'ai suivi leur exemple et je me suis fait un petit revenu d'une occupation littéraire », écrit-il à Gottsched en juin 1753¹⁹. En réalité, la *Correspondance littéraire* n'en est qu'à ses débuts et Grimm, s'il l'avait

17 *Correspondance littéraire*, éd. Tourneux, Paris, Garnier, 1882, t. XVI, p. 271.

18 *Ibid.*, t. XVI, p. 269-270.

19 Cité par J. Schlobach, « Grandeur et misère d'un médiateur culturel », art. cit., p. 42.

voulu, ne peut pas encore vivre de sa plume. En outre, il a échoué trois mois plus tôt dans son projet de devenir précepteur du prince héréditaire de Nassau-Usingen sur recommandation de l'abbé Raynal²⁰. Aussi exploite-t-il l'ensemble des possibilités de sa « branche de commerce », pour le paraphraser : l'information, même si malgré l'intermédiaire de George Keith (milord Maréchal), ambassadeur de Prusse à Paris, il ne réussit pas à décider Frédéric II à s'abonner directement en 1754. Aux nouvelles culturelles et artistiques de Paris, il ajoute à sa panoplie, les informations diplomatiques qu'il fournit à Francfort-sur-le-Main, ville libre d'Empire dont il est le chargé d'affaires à partir de juin 1759. En 1755, il était déjà secrétaire des commandements du duc d'Orléans avec 2 000 de règles d'abonnement. Grimm propose aussi à ses abonnés de s'entremettre pour compléter leurs collections d'art, et significativement, il adopte là encore la posture de l'intermédiaire marchand, parlant de « l'emplette des tableaux », façon aussi d'adopter face aux puissants non seulement la posture classique de l'insignifiance – il n'est qu'un intermédiaire –, mais aussi l'apparente désinvolture de l'amateur, car c'est le registre de l'amateur et du connaisseur que déploie Grimm, alors même qu'il est un professionnel de l'information culturelle. Les vrais connaisseurs, ce sont eux ; la preuve, ils ont su lui faire confiance.

Lorsque sa réputation de connaisseur hors-pair de l'actualité culturelle française, au sens large, est solidement établie, il peut abandonner la direction de la *Correspondance littéraire* à Meister en 1773, tout en en conservant le capital symbolique. On l'a vu devenir ministre de la cour de Saxe-Gotha près la cour de France en 1775, après avoir été fait conseiller privé de légation en 1769. Il devient ensuite non plus seulement l'agent culturel et artistique attitré de Catherine II, mais son confident, dans une correspondance privée qui ne relève plus du registre de la « correspondance littéraire » d'un professionnel des lettres. Grimm poursuit sa quête de reconnaissance par la société des princes, son véritable public. C'est ce qui explique qu'il se fasse « baroniser », selon sa propre expression, par la cour de Vienne, et qu'il feigne dans sa correspondance avec Caroline de Hesse-Darmstadt de ne pas se

20 Ses prétentions financières étaient semble-t-il exagérées.

prendre au sérieux, ce qui serait une faute de goût, en accordant de la valeur à une distinction qu'il n'a sollicité que pour pouvoir accompagner dignement le fils de la landgrave dans son Grand Tour et non comme un domestique²¹ :

132

Un point me tient au cœur, et j'aurais tort de le cacher à Votre Altesse. Je suis gâté depuis longtemps par l'accueil et les bontés que j'ai éprouvés de toutes parts, et Votre Altesse n'a pas été la dernière à me gâter. D'ailleurs la vie indépendante que j'ai menée à Paris et la considération qu'on y accorde aux lettres en général m'ont toujours mis à portée non de me croire l'égal de ceux qui doivent à leur naissance un nom et de l'illustration, mais de ne me trouver déplacé nulle part et de jouir de tous les égards auxquels tout homme d'honneur a droit de prétendre. Si j'avais fait le voyage d'Italie avec mon ami le philosophe, nous ne nous serions jetés à la tête de personne, mais nous aurions joui de toutes les bontés qu'on aurait voulu nous témoigner, et tout eût été bien. Beaucoup de particuliers de ce pays-ci qui ne sont pas plus grands seigneurs que moi, ont fait ce voyage avec tous les agréments possibles. Il ne serait pas juste que pour être à la suite de Monseigneur le Prince héréditaire – le fils de Caroline que Grimm accompagne en Angleterre en 1771 –, je perdisse quelque chose de ce côté, et j'avoue que je ne serais pas insensible au désagrément de ne pouvoir accompagner S.A.S. partout où M. de Rathsamshausen [gouverneur en titre du prince, noble à la différence de Grimm] pourra se trouver avec ce prince depuis la mule du pied de Ganganelli [le pape Clément XIV] jusqu'au pied de quelque autre trône italien. Votre Altesse ne croira pas peut-être que j'ai trouvé en ruminant un expédient à cette affaire ; c'est de me faire baroniser à Vienne. Vous rirez, Madame, beaucoup de cette idée, cela irait si bien à mon nom, à ma nigauderie et à toute mon allure ; mais enfin je supplie Votre Altesse de me dire son sentiment là-dessus avec la bonté et la franchise à laquelle je suis si accoutumé ; si cela coupait court à toutes les difficultés, je n'en vaudrais pas mieux aujourd'hui et je n'en sentirais pas moins la distance qu'il y a de M. le Baron de G[rimm]

21 C'est toute l'ambiguïté du statut de précepteur-gouverneur.

à M. le Comte de Ferney [Voltaire] et à M. le Comte de Buffon (lettre du 20 juillet 1771)²².

Grimm cultive ainsi au sein de la sphère de l'information aristocratique et princière les valeurs du monde et de l'homme de goût qui s'affranchissent clairement des frontières politiques. Or, son ami Diderot a lui cherché, comme on peut le voir dans la guerre qu'il déclare au comte de Caylus et au règne des amateurs dans le domaine de l'art, à diffuser auprès des lecteurs européens de la *Correspondance littéraire* les valeurs de l'homme de lettres qui s'affranchit des protections princières, du régime des grâces et des bienfaits pour exister par lui et la reconnaissance du public.

C'est le sens profond de l'échec du voyage de Diderot à Saint-Pétersbourg où l'accompagne Grimm. Ce voyage minutieusement préparé aurait dû être un triomphe pour Catherine II – qui a attendu le philosophe français plus d'une décennie – et trancher sur la rupture orageuse sur laquelle s'était soldé le séjour de Voltaire auprès de son grand rival, Frédéric II. Diderot s'est finalement laissé convaincre par Grimm, l'impératrice elle-même et son ambassadeur Dmitri Alekseevitch Golitsyn, ami personnel du philosophe. Mais il tient par-dessus tout à son indépendance. Il l'a « publiée » dans la *Correspondance littéraire* – livraison d'octobre 1776 – en défendant dans une lettre intitulée « Résultat d'une conversation sur les égards que l'on doit aux rangs et aux dignités de la société » l'indépendance du « philosophe en robe de chambre » face aux puissants.

Pour Diderot, Grimm a au contraire cédé aux sirènes des apparences et des vanités, et rompu avec l'exigeante indépendance de l'homme de lettres en se faisant « baroniser ». Dans la *Lettre apologétique de l'abbé Raynal à M. Grimm* de mars 1781, il se montre particulièrement véhément à l'encontre de son ancien ami : « Depuis que l'homme que la nature avait destiné à se distinguer dans la carrière des lettres, s'est réduit à la triste condition de serviteur des grands, son goût s'est perdu ; il n'a plus que le *petit esprit*, que l'âme étroite et rampante de son nouvel *état* ».

22 Lettre éditée par J. Schlobach, « Grandeur et misère d'un médiateur culturel », art. cit., p. 43-44.

Ces circulations culturelles et mondaines, aux enjeux diplomatiques certains sur la scène européenne de la réputation, plutôt que sur le théâtre de l'opinion, amènent leurs protagonistes à jouer sur plusieurs registres différents et à tisser entre eux des relations complexes. Devenu roi de Suède, Gustave III, l'a bien compris quand il écrit à la comtesse de Boufflers : « Ces Messieurs (les gens de lettres) se sont emparés de la trompette de la renommée ; je ne sais pas s'ils s'en servent avec beaucoup d'impartialité, mais il est certain qu'ils font retentir aux quatre coins du monde les noms de leurs protecteurs ». Trois ans plus tard, il écrit à la même :

134

Pour Messieurs les philosophes, je vous avoue que si je peux m'en dépêtrer, je le ferai de tout mon cœur. Je risquerai toujours d'être éclaboussé dans leur compagnie, ou si je les vois, je ferai comme les manichéens qui adoraient le mauvais principe pour qu'il ne leur fasse pas de mal. Ces Messieurs veulent tout régenter, ils prétendent au gouvernement du monde, et ne peuvent se gouverner eux-mêmes. Ils parlent de tolérance et sont plus intolérants que tout le collège des cardinaux. *Cependant, ce sont leurs opinions qui décident des réputations et qui les transmettent à la postérité* [souligné par nous]²³.

Grimm a lui parfaitement endossé le rôle du factotum et la posture de la modestie que son état impose, mais il a su en retirer bénéfices financiers – il affiche 40 000 livres de rente par an à la veille de la Révolution, ce qui est remarquable dans sa situation – et symboliques, une réputation d'informateur hors pair et une correspondance qui se transforme en confiance épistolaire avec Catherine II, ce que les « feuilles à la main » ne pouvaient lui permettre.

23 Gunnar von Proschwitz (éd.), *Gustave III par ses lettres*, Stockholm-Paris, Norstedts-Jean Touzot, 1986, p. 215 et 257.

Liste des abonnés à la *Correspondance littéraire* de Grimm²⁴

| Abonnés | Durée de l'abonnement | Intermédiaires |
|--|--|--|
| Les trois frères de Frédéric II de Prusse (Ferdinand, Auguste-Guillaume et Henri) | à partir de mai 1753 | abbé Jean-Martin de Prades |
| Louise-Dorothée de Saxe-Gotha | à partir du 1 ^{er} avril 1754 | |
| Sophie-Erdmuthe de Nassau-Sarrebruck | avant 1758 | |
| Louise-Ulrique, reine de Suède (1720-1782), sœur de Frédéric II de Prusse ; Gustave III (1746-1792) ; le prince régent Charles (1748-1818) | janvier 1760-1793 | Jean-François Beylon, Éric Magnus Staël von Holstein (ambassadeur de Suède en France) |
| Henri-Charles de Bissy, comte de Thiard (1723-1794) | 1761 | ami de Grimm et abonné irrégulier |
| Hans Adam, baron de Studnitz (1711-1788). | 1763-1773 ? | |
| Frédéric II, roi de Prusse (1712-1786) | mai 1763-mai 1766 | Louise-Dorothée de Saxe-Gotha |
| Catherine II (1729-1796), impératrice de Russie, Paul I ^{er} (1754-1801) et sans doute Alexandre I ^{er} (1777-1825) | janvier 1764-1797 (1803 ?) | Prince Dmitri Alekseevitch Golitsyn (ambassadeur de Russie en France) ; Alexandre Mikhaïlovitch Golitsyn (vice-chancelier) |
| Georges-Guillaume, landgrave de Hesse-Darmstadt (1722-1782) | à partir de novembre ou décembre 1765 | Caroline de Hesse-Darmstadt |
| Stanislas II Auguste Poniatowski, roi de Pologne (1732-1798) | janvier 1767-1778 | Madame Geoffrin |
| Chrétien IV, duc des Deux-Ponts (1722-1775) | à partir de juillet 1767 | |
| Alexandre, margrave d'Ansbach (1736-1806) | 1768-1793 | |

24 D'après Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, éd. U. Kölving, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2006, t. I, Introduction générale, p. XXI-XXXVIII.

| Abonnés | Durée de l'abonnement | Intermédiaires |
|--|-----------------------|--|
| Léopold, grand-duc de Toscane puis empereur (Léopold II) (1747-1792) | à partir de 1768 | |
| Élisabeth-Frédérique-Sophie de Bayreuth, duchesse de Wurtemberg (1732-1780) | à partir de 1768 | |
| Auguste de Saxe-Gotha (1747-1806) et la princesse Louise (1741-1776) | 1769-1803 | |
| Marie-Antoinette, Électrice douairière de Saxe (1724-1780) | 1769-1772 | Caroline de Hesse-Darmstadt ; comte Wilhelm von Nesselrode |
| Charles, duc puis grand-duc de Mecklenburg-Strelitz (1741-1816) | | |
| Charles-Guillaume-Ferdinand, prince héréditaire, puis duc de Brunswick (1735-1806) | avant 1773-après 1799 | Jean-Baptiste Féronce von Rosenkreutz ²⁵ |

25 D'une famille de négociants d'origine huguenote installée à Leipzig, les Féronce. À leur sujet, voir Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Espace des francs-maçons. Une sociabilité européenne au XVIII^e siècle*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2003 et Katharina Middell, *Hugenotten in Leipzig, Streifzüge durch Alltag und Kultur*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1998.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Lucien Bély.....7

PREMIÈRE PARTIE CIRCULATIONS DES HOMMES ET MARCHANDISES, EN TEMPS DE PAIX ET DE GUERRE

Pratiques et contrôles de la circulation maritime en Méditerranée
(1680-1780)

Gilbert Buti..... 11

Production et échanges commerciaux :
l'exemple du fer suédois au XVIII^e siècle

Pierrick Pourchasse..... 45

L'espace européen de la guerre : La circulation des soldats et des armées
en Europe (1680-1780)

Hervé Drévilion..... 67

Sous le masque des neutres : la circulation des marchandises
en temps de guerre (1680-1780)

Éric Schnakenbourg.....101

SECONDE PARTIE CIRCULATIONS DES SAVOIRS

Entre « société des princes » et stratégies de publication des lumières.

La *correspondance littéraire* de Friedrich Melchior Grimm comme
observatoire et vecteur des circulations culturelles et mondaines

Pierre-Yves Beaurepaire..... 123

Les réseaux alpins de la circulation de l'imprimé en Europe au XVIII^e siècle

Laurence Fontaine..... 137

205

LES CIRCULATIONS INTERNATIONALES EN EUROPE • PUPS • 2011

| | |
|---|------------|
| La construction d'une « science des mines » française un exemple de la circulation des hommes et des savoirs dans l'Europe du XVIII ^e siècle Isabelle Laboulais | 155 |
| La circulation de la science comptable entre états européens au XVIII ^e siècle : capillarité géographique et hybridations administratives Marie-Laure Legay | 177 |

